



POUR elle

SABRINA
JEFFRIES

UNE NUIT
avec un
Prince

LA FRATERNITÉ ROYALE - 3

AVENTURES & PASSIONS

Une nuit avec un prince

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Séduisant et sans scrupule

N° 7398

L'homme qui refusait d'aimer

N° 7820

Sur les traces d'un escroc

N° 8562

Le bâtard

N° 8674

LA FRATERNITÉ ROYALE

1 – L'héritier débauché

N° 7890

2 – Escorte de charme

N° 8015

3 – Une nuit avec un prince

N° 8121

SABRINA
JEFFRIES

LA FRATERNITÉ ROYALE – 3

Une nuit
avec un prince

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Viviane Ascain*





Vous souhaitez être informé en avant-première
de nos programmes, nos coups de cœur ou encore
de l'actualité de notre site *J'ai lu pour elle* ?

Abonnez-vous à notre *Newsletter* en vous connectant
sur www.jailu.com

Retrouvez-nous également sur Facebook
pour avoir des informations exclusives :
www.facebook/jailu.pourelle

Titre original :

ONE NIGHT WITH A PRINCE

A Pocket Book published by Pocket Books, a division of Simon & Schuster, Inc.

© Deborah Gonzales, 2005

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2006

*À Rexanne Becnel, la meilleure critique et partenaire
dont on puisse rêver.
Que deviendrais-je sans toi ?*

Londres, automne 1815

Quand je prends un amant, je m'assure au préalable que nous sommes bien d'accord sur les conditions de notre liaison, afin de ne pas susciter de rancune par la suite.

Mémoires d'une maîtresse, anonyme

Avoir des frères pouvait parfois être un fléau.

Gavin Byrne les considéra tous les deux. Le plus jeune d'abord, Alexandre Black, comte d'Iversley. C'était le seul d'entre eux dont la mère avait attendu qu'il soit adulte pour lui révéler l'identité de son véritable géniteur, le prince de Galles. Le cadet ensuite, Marcus North, vicomte Draker, à qui sa carrure de géant et son passé tumultueux avaient valu le surnom de vicomte Dragon. Lui avait toujours su qui était son père, mais il n'avait jamais considéré cette filiation comme un privilège.

Ils étaient tous les trois réunis dans le bureau du vicomte. C'était d'ailleurs lui qui avait eu cette idée absurde.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? s'écria Gavin.

— Notre aîné devient dur d'oreille, lança Draker avec un sourire à l'adresse du comte.

— C'est la perspective d'être anobli, rétorqua Iversley d'un ton railleur.

— Méfiez-vous, mes chers petits, je pourrais vous donner la fessée ! soupira Byrne. Et si vous vous imaginez me

faire passer par le chas d'une aiguille en titillant ma vanité, c'est que vous ne savez pas à qui vous avez affaire ! J'en matais de plus coriaces que vous quand vous n'aviez pas encore de poil au menton. Et puis, poursuivit-il en choisissant un cigare, pourquoi voulez-vous rendre service à Prinny ?

— Parce que tu seras largement récompensé, expliqua le Dragon. Le régent t'offre une baronnie.

À cette perspective, le cœur de Gavin bondit dans sa poitrine, mais il n'en laissa rien paraître. Un titre, si prestigieux fût-il, n'effacerait pas l'humiliation de ses vingt premières années, quand on l'appelait ouvertement Byrne le Bâtard, ni la honte des quinze suivantes, où on continuait à l'insulter dans son dos. Il resterait toujours le fils illégitime que le prince de Galles n'avait jamais reconnu.

Et puis, il avait tout ce qu'il pouvait désirer. Le club qu'il avait fondé l'avait rendu plus riche qu'il n'aurait jamais osé l'espérer, les femmes se disputaient pour entrer dans son lit, et ses amis appartenaient à la meilleure société.

Bien sûr, la sincérité et la fidélité des amis en question n'étaient peut-être pas à toute épreuve, et ils n'étaient sans doute pas désintéressés. Et, il en avait bien conscience, la barrière invisible de sa bâtardise les séparait irrémédiablement. Mais il avait depuis longtemps appris à ne plus y attacher d'importance.

— Que voulez-vous que je fasse d'une baronnie ?

— Pense à tes futurs enfants, répondit Iversley. Ton fils aîné héritera du titre.

— Je n'ai pas l'intention de me marier, encore moins d'avoir des enfants, rétorqua Byrne.

— Les titres de noblesse sont accordés par le régent en personne devant les deux chambres du Parlement réunies, insista Draker. Cela équivaut pratiquement à une reconnaissance publique de la part du prince.

L'argument méritait réflexion. Voir le prince de Galles anoblir publiquement le bâtard qu'il n'avait jamais voulu reconnaître était extrêmement tentant.

— Il s'y est engagé ? s'enquit Byrne, sceptique.

— Il m'a donné sa parole ! assura le vicomte.

— Rien ne dit qu'il la tiendra.

— Il ne se dédira pas, ne t'inquiète pas ! affirma Alexandre.

— Ce ne serait pourtant pas la première fois qu'il reviendrait sur sa parole, remarqua Gavin.

Ses demi-frères ne pouvaient pas lui reprocher sa méfiance. Ils savaient de quelle façon indigne le prince avait traité la mère de Byrne.

— Je veillerai à ce qu'il respecte sa promesse, déclara Draker.

— Même si vous êtes devenus les meilleurs amis du monde, tu crois que cela te donne tant d'influence sur lui ?

— Nous ne sommes pas amis et nous ne le serons jamais, répliqua le vicomte, mais il commence à regretter ses fautes passées. Et, c'est vrai, j'ai acquis un peu d'influence sur lui.

— Vous vous ramollissez, tous les deux, depuis que vous êtes mariés. Vous avez une vision idyllique du monde.

Gavin fut surpris d'entendre une note d'amertume percer dans sa voix. Il n'enviait pas les vies rangées de ses frères et leur préférait sa liberté et les plaisirs sans engagement que lui offraient ses maîtresses, toutes des femmes mariées. Il n'avait aucune envie de s'attacher ni de se passer la corde au cou.

— Et que faut-il faire pour gagner cette douteuse récompense ?

— Pas grand-chose, à vrai dire. Convaincre lord Stokely d'inviter certaine jeune veuve au tournoi qu'il donne tous les ans dans sa maison de campagne.

— Cette jeune veuve serait-elle l'une des maîtresses de Prinny ? s'enquit Gavin en secouant la cendre de son cigare. À moins qu'elle ne fasse partie de son escouade d'espions ?

— Certainement pas ! protesta Iversley. Je l'ai rencontrée, et je doute fort qu'elle soit une espionne.

— Stokely choisit soigneusement ses invités. Ils doivent être passés maîtres au whist, ignorer le sens du mot pruderie et toujours rester discrets. Est-ce qu'elle remplit toutes ces conditions ?

— Je me porte garant de sa discrétion, surtout dans de telles circonstances, affirma Draker. Je pense qu'elle peut paraître délurée si elle veut s'en donner la peine, mais j'ignore si lady Haversham joue aux cartes.

— Vous voulez parler de la marquise de Haversham ? C'est elle que vous me demandez de faire inviter à ce tournoi ? Vous êtes devenus fous ?

— Ce n'est pas une aristocrate ordinaire, protesta Draker, quelque peu désarçonné par cette sortie inattendue. C'est la fille du général Lyon.

— Oh, elle est fille de général ? Je comprends mieux pourquoi ce démon a failli me faire sauter la cervelle l'année dernière !

— Tu la connais ? s'étonna le vicomte.

— Si l'on peut dire. J'étais allé voir son mari dans leur maison de campagne pour lui parler de ses dettes, et elle a troué la capote de mon cabriolet. Mon chapeau aussi, d'ailleurs, expliqua Gavin, se remémorant cette petite femme aux cheveux de jais cachée derrière un énorme tromblon.

— Comment ? s'écria Alexandre en riant. Tu ne l'as pas séduite au premier coup d'œil, comme toutes les autres ?

— Apparemment, cette chère marquise n'approuvait pas le penchant de son mari pour le jeu. Elle rechargeait déjà son fusil quand il l'a fait rentrer de force. Sinon, à l'heure qu'il est, il me manquerait sans doute une partie essentielle de mon anatomie. Même si Stokely l'invite, cette virago ne tiendra pas deux heures chez lui, poursuivit Gavin. Elle trouve visiblement le jeu immoral, et elle doit être plutôt collet monté. Elle ne vous a pas parlé de notre première rencontre ?

— Non, admit Draker. Mais si votre entrevue a été tellement désastreuse, pourquoi t'a-t-elle désigné dans la liste des invités que Prinny lui a soumise ?

— Elle veut peut-être se rapprocher pour ne pas manquer sa cible, cette fois-ci. Comment Haversham est-il mort, au fait ? Elle l'a tué d'une balle en plein cœur ?

— Je te jure que non ! assura Marcus en éclatant de rire.

— En tout cas, ce n'est pas moi qui l'ai tué ! Il a payé ses dettes rubis sur l'ongle, je n'avais aucune raison de lui en vouloir.

— Ne t'inquiète pas, elle le sait parfaitement. Il s'est brisé le cou en tombant de cheval, expliqua le vicomte en se servant un cognac. De toute façon, cela n'a aucun rapport avec l'affaire qui nous occupe.

— Pourquoi désire-t-elle participer à ce tournoi ?

— Le prince n'a pas voulu en dire plus. Tu devras le demander toi-même à la dame. À moins qu'elle ne te fasse peur, ajouta Marcus avec malice.

— Je serai ravi d'écouter ses explications, déclara Gavin, à condition qu'elle vienne sans arme.

— Tu t'occupes de fouiller lady Haversham, ou faut-il que je m'en charge ? demanda en riant Iversley.

— Parce qu'elle est ici ? J'espère que ton fusil est sous clé, Marcus ! lança Byrne d'un ton sec.

— Il fallait organiser une rencontre entre vous sans éveiller les soupçons, et un dîner offrait l'occasion idéale, plaida Draker. Mais lady Haversham me paraît tout à fait respectable, même si elle est un peu...

— Folle ?

— Nature.

— On peut dire ça comme ça, grommela Gavin. Très bien, allez la chercher. Quand elle m'aura expliqué pourquoi elle tient tant à se faire inviter chez Stokely, je vous donnerai ma réponse.

Ses deux frères n'avaient pas quitté la pièce depuis deux minutes que la marquise fit son entrée. Elle était beaucoup plus jolie que dans son souvenir, en dépit de ses horribles vêtements de deuil et de sa coiffure de guingois. Mais cette petite boule de feu, qui lui arrivait à peine au menton,

avait une expression bien farouche, avec ses yeux de jade qui lançaient des éclairs.

Gavin éteignit son cigare. Même si elle avait tout d'un soldat en jupons, il s'agissait d'une dame, et il était un homme du monde.

— Bonsoir, cher monsieur. Je crois que nous nous sommes déjà rencontrés, susurra-t-elle en lui tendant sa main gantée de noir, comme l'aurait fait un homme.

Il lui serra la main sans sourciller, puis il la fit pivoter de façon à l'immobiliser tandis que, de sa main libre, il palpait vivement la robe de lainage grossier.

— Mais enfin... protesta-t-elle.

— Je préfère m'assurer que vous ne cachez pas de pistolet sous vos vêtements.

— Je vous en prie ! Mon pistolet est dans mon sac, et je l'ai laissé au salon !

Décidément, ce n'était pas une femme, mais un arsenal ambulante ! Byrne la lâcha, non parce que l'explication le satisfaisait mais parce que, malgré sa petite taille, la marquise était généreusement pourvue des attributs qui font le charme de la gent féminine et qu'il ne tenait pas à ce qu'elle se rende compte qu'elle le troublait. Elle était capable, d'une balle bien placée, de supprimer ce qui lui permettait de rendre hommage à cette féminité !

— Alors, vous acceptez de m'aider ? demanda-t-elle en croisant les bras.

Après tout, pourquoi s'embarrasser des politesses et des circonlocutions qu'imposaient les usages du monde ? Autant aller droit au but...

— Pourquoi vous adresser à moi ? Lors de notre première et dernière rencontre, vous ne m'avez pas semblé particulièrement bien disposée à mon égard, ironisa-t-il.

Elle eut un sourire modeste.

— Je suppose que je vous dois des excuses...

— Ce serait effectivement un bon début.

— Je voulais empêcher que mon mari ne soit ruiné, déclara-t-elle en relevant le menton d'un air de défi.

— Évitons les grands mots, voulez-vous ? Votre époux a payé ses dettes sans difficulté particulière, il me semble.

— Je le sais, admit-elle tristement. Et pour trouver l'argent nécessaire, il a vendu à lord Stokely ce qui appartenait à ma famille.

Enfin, les pièces du puzzle commençaient à trouver leur place.

— C'est donc pour cela que vous voulez vous faire inviter chez Stokely... Pour reprendre ce qui vous appartient. Ou plutôt, pour le voler...

— Si je pouvais le racheter, je le ferais bien volontiers, mais le baron refuse.

— Vous le lui avez demandé ?

— Le régent s'en est chargé. Au nom de ma famille, s'empressa-t-elle de préciser devant l'air soupçonneux de Gavin.

Vraiment ? Depuis quand le prince montrait-il des penchants charitables ? S'il souhaitait aider la jeune femme, c'est qu'il y trouvait un intérêt personnel. Sinon, il n'aurait pas offert un titre de noblesse au fils qu'il avait toujours renié.

— Comment pouvez-vous être sûre que Stokely garde... cet objet dans sa maison de campagne ? Il possède une résidence en ville, et il peut avoir un ou plusieurs coffres dans des banques.

— Parce qu'il veut l'avoir sous la main. En son absence, sa maison de Mayfair n'est habitée que par un couple de vieux gardiens. Ce serait facile de s'y introduire pour la cambrioler. Il ne prendrait jamais un tel risque.

— Et vous croyez qu'il prendra celui de vous inviter, sachant que vous voulez récupérer ce qu'il refuse justement de vous vendre ?

— Il ignore que je sais qu'il a ce que je cherche.

— Pardon ?

— Mon mari lui a dit qu'il tenait cette... chose de mon père, alors qu'en réalité, c'est à moi que papa l'a remise. Philip me l'a dérobée sans que je m'en rende compte. Je

ne m'étais même pas aperçue de sa disparition avant que lord Stokely écrive à Son Altesse et que le régent me convoque à Londres.

— Pourquoi le baron a-t-il écrit au prince de Galles ?

— Je... je n'en sais rien, balbutia-t-elle, se rendant compte qu'elle en avait trop dit.

— Et en quoi cette affaire compliquée me concerne-t-elle ?

— Cela me paraît évident !

— Vous avez décidé que, puisque votre défunt mari avait vendu cet objet pour me rembourser, il allait de soi que je devais vous aider à le voler ?

— S'il n'avait pas joué avec vous...

— Il aurait joué avec un autre ! Je ne suis pas responsable des vices de votre époux, chère marquise.

— J'aurais dû me douter qu'un libertin de votre espèce n'avait aucune morale.

— Effectivement, vous auriez pu le deviner et vous éviter toute cette peine. De toute façon, même si j'acceptais de vous aider, cette entreprise serait vouée à l'échec.

— Pourquoi donc ?

— Stokely n'inviterait pas une femme comme vous.

— Vous croyez que je ne sais pas jouer ?

— Vous n'êtes pas son type. Évidemment, vous pourriez me confier la tâche de récupérer l'objet qui vous appartient...

— Il n'en est pas question ! répliqua-t-elle. Je tiens à m'en occuper moi-même.

— Dites-moi de quoi il s'agit, je me ferai plus facilement une idée de la stratégie à adopter.

— C'est impossible. Et si vous insistez, je devrai m'adresser à quelqu'un d'autre, rétorqua-t-elle sèchement.

— Rien ne vous empêche d'essayer, mais si je n'arrive pas à vous faire inviter, personne d'autre ne le pourra.

— Lord Draker ne vous a pas expliqué que vous seriez récompensé par un titre de baron ? demanda-t-elle, incrédule.

— Je n'ai pas trop mal réussi dans la vie sans titre de noblesse. Je peux très bien continuer.

— Et si je vous disais qu'en m'aidant, vous servirez votre pays ?

— Ce ne serait pas non plus une motivation suffisante. Mon pays ne s'est pas montré particulièrement tendre avec moi, et je ne me sens aucun devoir envers lui.

— Enfin, je ne vous demande pourtant pas grand-chose ! s'exclama-t-elle, exaspérée. Il vous suffit de persuader votre hôte de m'inviter chez lui ! Vous n'avez qu'à lui raconter que je suis votre partenaire de jeu, ou quelque chose de ce genre.

— Vous savez bien jouer au whist ?

— Honorablement.

Elle mentait, de toute évidence, et là non plus, elle n'était pas experte.

— Stokely est mon partenaire de jeu habituel. Et puis, ses invités ont des mœurs très libres. Vous seriez choquée.

— Je ne me choque pas si facilement. J'ai longtemps vécu à l'étranger, et j'ai l'esprit plus large que la plupart des femmes de notre milieu.

Gavin aurait mis sa tête à couper que, même à l'autre bout du monde, elle n'avait jamais assisté à une réception comme celles qu'organisait Stokely.

— Le baron n'invite que des joueurs confirmés, qu'il connaît de longue date.

— Il y a pourtant parmi ses hôtes des gens qui ne jouent pas. Le capitaine Jones, par exemple.

— C'est exact, mais sa maîtresse, lady Hungate, est une excellente joueuse. Le seul moyen d'être convié, si vous n'êtes pas un joueur expérimenté, c'est d'avoir une liaison avec un participant.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ? s'écria-t-elle tandis que son visage s'illuminait. Vous n'avez qu'à me faire passer pour votre bonne amie !

Byrne ne se laissait pas facilement démonter, mais pour la deuxième fois, cette petite femme sans prétention le stu-

péfiait. Jamais encore on ne lui avait fait une offre aussi incongrue !

Et, bizarrement, aussi excitante.

Il parcourut du regard la silhouette parfaitement proportionnée de lady Haversham, sa poitrine généreuse, sa taille de guêpe et l'arrondi de ses hanches, que dissimulait mal l'ample robe de deuil. Il faillit éclater de rire en la voyant rougir. Cette femme était la décence et la respectabilité incarnées. Pourquoi donc lui faire pareille proposition ?

— Vous n'avez pas déjà prévu d'emmenner quelqu'un, j'espère ? On m'a dit que lady Jenner et vous...

— C'est une vieille histoire, coupa-t-il. Je n'ai pas de liaison officielle en ce moment. Mais vous ne parlez pas sérieusement ?

— Je sais bien que je ne suis pas votre type de femme...

— Vous voulez dire que mon type, ce serait plutôt les femmes qui ne me tirent pas dessus ?

— Je parle des grandes blondes marmoréennes que vous exhibez à votre bras dans toutes les occasions.

— Vous me paraissez très bien informée sur ma vie. Mieux que moi sur le vôtre.

— Tout le monde sait quel genre de beauté vous plaît. Je ne peux pas changer de taille ni de couleur de cheveux, ni perdre l'habitude d'utiliser ma cervelle, et non ma poitrine, pour obtenir ce que je veux, mais avec quelques leçons, je pourrais faire une maîtresse acceptable.

— Il vous faudra effectivement quelques leçons, remarqua-t-il en arrachant le fichu noir qui recouvrait les épaules de la marquise. Pour commencer, vous devrez jeter aux orties ces oripeaux de deuil. Personne ne voudra me croire épris d'un corbeau.

— Devrai-je aussi me faire couper une frange et la friser, comme le veut la mode ?

— Ce ne sera pas nécessaire, mais votre femme de chambre pourrait vous aider à vous coiffer.

— Ma camériste n'est pas très douée pour la coiffure.

— Une femme de chambre qui ne sait pas coiffer ? J'aurais dû m'en douter. Je suppose que c'est elle qui choisit vos toilettes ? poursuivit-il en suivant du doigt la ligne très sage de son décolleté.

— Je peux me constituer une garde-robe à la dernière mode, si c'est ce que vous voulez, rétorqua-t-elle en écartant la main de Gavin.

— Et il faudra aussi vous accommoder de mes caresses.

— Je suis sûre de pouvoir jouer sans peine la femelle enamourée. Ce n'est pas un rôle bien difficile.

— Parce que vous comptez uniquement faire semblant ?

— Bien entendu ! Que vous imaginiez-vous ?

— Si vous êtes prête à affronter le scandale en tenant le rôle de ma maîtresse, autant en avoir les avantages et le devenir vraiment, plaïda-t-il, sans bien s'expliquer sa déception.

— Quels avantages ? s'enquit-elle, visiblement alarmée.

— Vous distraire, ne pas être seule... Le plaisir, en un mot. Vous n'avez pas à protéger votre vertu : une veuve peut faire ce qu'elle veut.

Jusqu'où était-elle prête à aller pour atteindre son but ?

Byrne se pencha sur sa compagne pour mieux s'imprégner de son parfum épicé aux notes ambrées. De sa part, il se serait plutôt attendu à une eau de Cologne rustique. Peut-être ces vêtements sans grâce et cette coiffure négligée cachaient-ils une femme plus sophistiquée qu'il n'y paraissait ?

— La perspective d'une liaison avec vous pourrait me décider à vous aider, murmura-t-il de sa voix la plus enjouée.

— Mais je ne suis pas du tout votre type ! s'exclama-t-elle en éclatant de rire.

— Surtout quand vous me tirez dessus, répondit-il en lui caressant négligemment la joue, ravi de constater qu'elle paraissait troublée. Mais si vous consacriez cette farouche énergie à satisfaire les désirs d'un homme...

— Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il faudrait faire ! Je suis une femme respectable, figurez-vous ! protesta-t-elle d'une voix moins assurée.

— Toutes mes maîtresses sont des femmes respectables. Cela ne les empêche pas de goûter aux plaisirs de ma chambre à coucher.

— Puis-je être franche avec vous ?

— Il me semblait que vous l'étiez déjà, fit-il avec un sourire.

— Je préférerais faire semblant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Mais je n'ai pas besoin d'une prétendue maîtresse, alors que je peux en avoir une vraie dès que cela me chante.

— Vous voulez dire que vous refusez de m'aider si je ne partage pas votre lit ?

— Vous m'avez parfaitement compris.

Il était à moitié sérieux. L'idée d'attirer la marquise dans son lit commençait à lui paraître amusante.

Là n'était pas l'essentiel, pourtant. Désirer la jeune veuve était une chose, mais il ne fallait pas oublier cet objet auquel Prinny tenait tant. Il n'avait pas l'intention de se contenter d'un titre de baron. Ce qu'il voulait, c'étaient des excuses publiques pour le mal que le régent avait fait à sa mère.

Et tant pis si le prince ne pouvait pas se permettre pareil scandale. Il était grand temps de régler leurs comptes, et lady Haversham pouvait lui en offrir le moyen.

— Très bien, soupira-t-elle. Après tout, ce n'est pas si terrible. C'est juste un mauvais moment à passer.

— Je vous demande pardon ?

— Je l'ai bien supporté avec mon mari, alors quelques séances supplémentaires avec vous ne me tueront pas.

Elle en faisait un peu trop, avec ses airs de sainte-nitouche et de martyre.

— Oh, mais avec moi...

— Ce sera le septième ciel, je n'en doute pas !

— Eh bien, nous sommes d'accord.

— Je ne trouve pas très honnête de votre part de demander une récompense supplémentaire alors que Son Altesse vous a déjà promis une baronnie. Mais j'accepte vos conditions, puisque je n'ai pas le choix, ajouta-t-elle aussitôt devant son air sévère.

Voilà qu'elle essayait de le blesser en faisant passer leur accord pour une simple transaction dénuée d'émotion, mais le tremblement convulsif de ses mains la trahissait. Décidément, cette affaire devait être d'une importance primordiale pour elle et pour ce cher Prinny.

Ce que Byrne aimait avant tout, c'était la séduction. Quel plaisir y aurait-il à mettre une femme dans son lit contre sa volonté ? Il allait donc accepter qu'elle joue la comédie. Il aurait tout le temps de gagner ses faveurs, et la victoire n'en serait que plus enivrante...

— Voulez-vous conclure notre marché tout de suite ? En général, les messieurs sautent les dames rapidement. Nous avons le temps avant de passer à table.

— Je vous en prie, chère madame ! s'exclama Gavin. Où avez-vous entendu l'expression « sauter » ?

— Je suis fille de militaire, et j'ai passé la plus grande partie de ma vie au milieu des soldats.

C'était sans doute là qu'elle avait appris à tenter une manœuvre de contournement lorsqu'elle se trouvait acculée. Elle ne savait pas qu'il aurait fallu toute une armée de filles de généraux pour amener Gavin Byrne à la capitulation.

— C'est entendu, j'accepte que vous fassiez semblant d'être ma maîtresse... Pour le moment, ajouta-t-il, vexé par le soulagement visible de la jeune femme.

— Vous êtes sûr de vous ? Sinon, nous pouvons toujours...

— Écoutez, ma belle, murmura-t-il de cette voix coupante comme l'acier dont ceux qui le connaissaient avaient appris à se méfier, je vous conseille d'abandonner le jeu

pendant que vous avez une belle main. Cela ne se reproduira peut-être plus.

Il se dirigea vers la porte et l'ouvrit en grand.

— Maintenant, allez rejoindre les dames au salon, et laissez les messieurs parler affaires. Mon accord dépend de l'acceptation de mes conditions par Son Altesse, et celles-ci ne vous regardent pas.

C'était une manière de la congédier plutôt brutale, mais elle ravala son humiliation et se dirigea sans broncher vers la porte.

— Merci de votre aide, cher monsieur.

— Oublions les salamalecs. Si nous nous faisons passer pour des amants, il vaut mieux que vous m'appeliez Byrne, comme tout le monde. À moins que vous ne préféreriez « chéri ».

— Dans ce cas, vous pouvez m'appeler Cristabel.

— C'est votre soldat de père qui vous a trouvé un prénom aussi romantique ?

— J'avais aussi une mère, figurez-vous ! lança-t-elle avant de s'éloigner de sa démarche ondulante.

Le balancement de ses hanches l'émut d'une façon peu appropriée à une discussion d'affaires. Elle avait une mère ? Sans doute quelque farouche Amazone, ou un démon échappé de l'enfer. Aucune Anglaise respectable n'avait pu donner naissance à cette diablesse virevoltante.

Une diablesse qui s'imaginait le décourager en laissant entendre que faire l'amour avec lui constituerait une corvée. Il aurait tôt fait de la ramener à de meilleures dispositions. Avant qu'elle ait eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait, la jeune veuve viendrait le supplier de la rejoindre dans sa chambre.

Il avait bâti sa fortune sur son talent pour marier affaires et plaisir, et même si, pour le moment, il entrait dans son jeu, il comptait bien s'approprier le mystérieux objet qu'elle désirait tant récupérer, prendre sa revanche sur le prince et mettre dans son lit une Cristabel enamourée et docile.

— Eh bien ?

La voix d'Iversley le tira de ses réflexions.

— C'est entendu, dit Gavin en refermant soigneusement la porte derrière ses frères.

— Je savais que nous pouvions compter sur toi, déclara Draker, ravi.

— Laisse-moi finir. J'accepte, mais à une condition. Quand tout sera terminé, je veux une audience privée avec Prinny.

— Pourquoi ? s'inquiéta le vicomte.

— J'ai mes raisons.

— Je ferai de mon mieux pour te l'obtenir, soupira Marcus, visiblement inquiet.

— Je lui conseille d'accepter, s'il veut aider Cristabel.

— Cristabel ? s'étonna Alexandre.

Puisqu'ils l'apprendraient de toute façon, il préférait expliquer lui-même son plan à ses frères.

— Stokely n'invitera jamais votre chère petite veuve, à moins qu'elle ne soit ma maîtresse. Elle va donc le devenir.

— Tu n'as quand même pas fait chanter cette pauvre femme ! s'exclama le vicomte, indigné.

— Elle feindra d'être ma maîtresse, comme tu as fait semblant de courtiser Regina.

— Nous n'avons pas fait semblant longtemps, grommela Draker.

— Je le sais bien, fit Gavin, amusé.

— Mais je croyais que lady Haversham ne te plaisait pas ?

Byrne se remémora les hanches voluptueuses de la marquise, son souffle précipité dès qu'il l'avait touchée. Quel plaisir il éprouverait à plier à la sienne cette volonté farouche !

— On se fait à son charme, rétorqua-t-il.

Iversley éclata de rire tandis que, visiblement, le désormais très convenable Draker ne goûtait pas du tout le sous-entendu.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? s'enquit Gavin.

— Tu n’as pas peur de finir comme Marcus et Regina ?

— Ne t’inquiète pas ! Le mariage n’est pas fait pour moi.

Il y avait bien pensé une fois, mais à l’époque, il n’était qu’un blanc-bec de vingt-deux ans, et Anna Bingham l’en avait guéri à jamais.

— Les femmes ont le don de vous faire changer d’avis, ironisa Alexandre.

— Je suis trop coriace, elles se cassent les dents sur moi. De toute façon, j’ai l’impression que lady Haversham est parfaitement satisfaite de son veuvage.

— Elle aussi peut changer d’avis, dit Draker.

— Tu es bien comme ta chère et tendre ! s’écria Gavin. Elle ne jure plus que par la félicité conjugale et ne rêve que de fiancer la terre entière. Contrairement à ce que prétend Regina, il y a des célibataires heureux !

Sa déception avec Anna lui avait appris que même l’amour ne permettait pas d’abattre certaines barrières et que son goût pour les femmes du monde ne pouvait être satisfait que par des liaisons illicites. Aucune dame de condition respectable ne l’épouserait jamais, à moins d’en vouloir à son argent, et il n’était pas homme à se contenter d’un mariage de convenance.

Ses nombreuses liaisons avec des femmes mariées lui avaient donné une vision particulièrement cynique de l’hymen. La gent féminine convolait parce qu’elle trouvait dans le mariage un avantage financier ou social. Katherine et Regina auraient-elles épousé ses frères s’ils n’avaient pas été nobles ?

Il préféra ne pas approfondir la question. Cela n’aurait fait que lui rappeler la différence douloureuse qui existait entre ses demi-frères et lui. Leurs mères étaient mariées, et leurs époux respectifs avaient reconnu Marcus et Alexandre comme leurs fils légitimes. Mais lui n’avait pas eu cette chance. Jusqu’à la fin de ses jours, il resterait Byrne le Bâtard.

À moins de devenir le baron Byrne.

L'idée lui plaisait beaucoup, surtout si Prinny le reconnaissait publiquement, même de façon implicite, et si, en prime, la fascinante marquise de Haversham devenait sa maîtresse.

— C'est donc entendu ! s'écria-t-il, prêt à changer de sujet. Je m'arrangerai pour que Stokely invite Cristabel, et en contrepartie, notre cher prince me fera baron.

— Je suis heureux que tu aies accepté, déclara le comte. Il est grand temps que tu retires de notre alliance quelque chose de tangible.

— Ne t'inquiète pas. Cette affaire me rapportera beaucoup plus que tu ne le crois. Buvons au succès de notre entreprise, s'empressa-t-il d'ajouter devant la mine intriguée d'Alexandre. À la Fraternité des bâtards royaux !

Draker et Iversley trinquèrent avec lui et vidèrent leurs verres, mais lorsque Gavin fit mine de les remplir de nouveau, ils refusèrent d'un geste.

— Vous vous ramollissez vraiment ! grommela-t-il. Je lève mon verre à notre royal géniteur. Puisse-t-il rôtir en enfer !

2

Les hommes ont plus d'un tour dans leur sac. Ne vous laissez jamais prendre à leurs belles paroles.

Mémoires d'une maîtresse, anonyme

Quelle idée absurde ! Dans quelle mascarade s'était-elle laissée entraîner ? Cristabel regarda un à un les convives attablés à la longue table présidée par lady Draker. Passer pour la maîtresse de ce M. Byrne ? Assister avec lui à toutes sortes de rendez-vous mondains comme ce dîner avec ces dames élégantes et ces beaux messieurs ? Quelle folie l'avait saisie ?

Elle avait tout de même eu de la chance que le joueur ne l'ait pas prise au mot et n'ait pas exigé d'elle qu'elle entre vraiment dans son lit. Qu'aurait-elle fait, dans ce cas ?

Elle réprima un accès de fou rire hystérique. Comme si elle était capable de satisfaire les goûts scandaleux d'un tel homme ! Si elle avait su s'y prendre, son bien-aimé Philip n'aurait jamais eu de liaison.

La vieille douleur enfouie au fond d'elle-même se réveilla soudain, mais elle s'empressa de l'étouffer. Tout ceci n'avait plus aucune importance, maintenant. À côté de l'autre trahison de Philip, il s'agissait d'une vétille. Mais malgré ses efforts, le sujet continua de la tourmenter.

C'était sans doute à cause de ce M. Byrne et de son libertinage à peine dissimulé. Il avait réveillé en elle toutes

sortes de... de sentiments troubles qui auraient dû disparaître avec son mari.

Qui plus est, ce libertin n'était sans doute pas le moins du monde attiré par elle. Flirter était dans sa nature, tout simplement ! S'il avait accepté de l'aider, c'était donc qu'il avait une autre motivation. Mais laquelle ? Elle ne pouvait qu'être inavouable, de toute façon. Elle s'était préparée à rencontrer un débauché sans scrupule, et leur entrevue ne l'avait pas fait changer d'avis. Ses manières raffinées, sa façon et surtout son charme viril ne lui inspiraient que méfiance et réprobation. Cet homme devait être le Prince de la Débauche en personne.

En tout cas, il en avait le charme fascinant.

Elle avait toujours été attirée par les vauriens. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle elle se retrouvait dans une telle situation.

— Prenez un peu de galantine, ma chère, lui suggéra lady Draker. C'est une spécialité de notre cuisinier.

Cristabel sourit poliment à sa blonde hôtesse. Elle était bien incapable d'identifier la galantine parmi les innombrables plats disposés devant elle. C'était pour cette raison qu'elle détestait les mondanités : elle s'emmêlait toujours dans les règles compliquées du protocole, confondait les noms français des vins et des plats et, en règle générale, se conduisait comme une pauvre petite provinciale et non comme une marquise.

— Vous permettez ? demanda M. Byrne en lui présentant un plat de volaille en gelée.

— Cela me paraît délicieux, dit-elle en se servant.

C'était effectivement exquis, mais elle espérait tout de même que lord Stokely n'avait pas un cuisinier français, sinon elle ne tiendrait jamais une semaine.

Dans ce domaine aussi, son cavalier pourrait peut-être l'aider. Pour un joueur professionnel, il semblait maîtriser parfaitement les usages du monde et leurs subtilités.

La rumeur voulait qu'il soit le fils naturel du prince de Galles, comme lord Draker, d'ailleurs. Les deux hommes

étaient-ils demi-frères ? Cela aurait expliqué que le régent ait pensé à eux pour l'aider.

Le régent ! Seigneur ! Il n'aimerait certainement pas le tour imprévu qu'avait pris leur plan. Il voulait simplement que le joueur serve d'intermédiaire et n'avait jamais eu l'intention de le voir jouer un rôle actif dans cette entreprise.

Comme si elle avait le choix ! Lord Stokely avait menacé de faire publier les lettres si le prince ne satisfaisait pas ses exigences. Et le régent avait été très clair sur le sort qui serait réservé au père de Cristabel si elle ne récupérait pas ces lettres.

— Puis-je vous servir, lady Haversham ?

La voix de Byrne la tira de ses pensées, et elle fut soulagée de reconnaître les coquillages disposés sur le grand plat d'argent qu'il lui désignait.

— Avec plaisir ! J'adore les huîtres.

— Vraiment ? Aimez-vous aussi les mouches cantharides ? s'enquit-il avec une ironie inquiétante.

— Qu'appellez-vous des mouches cantharides ? demanda-t-elle, tandis que leur hôtesse et lady Iversley viraient à l'écarlate et que leurs maris fronçaient les sourcils.

— Ne te moque pas de notre amie ! lança lord Draker à Byrne. Tu vois bien qu'elle ne sait pas de quoi tu parles.

Le vicomte voulait lui venir en aide, mais sa sollicitude vexa Cristabel. Même si elle ne comprenait pas les sous-entendus du joueur, elle n'était pas complètement idiote.

— Je me doute qu'il s'agit de quelque chose d'immoral. M. Byrne semble convaincu que les femmes trouvent l'immoralité attirante chez un homme, ajouta-t-elle avec un regard entendu à son voisin de table.

— Beaucoup m'en ont donné la preuve, je vous assure, rétorqua-t-il d'une voix suave.

— Les femmes légères que vous fréquentez habituellement, je n'en doute pas ! En dehors de l'aimable assistance de ce soir, bien entendu, s'empressa-t-elle de préciser en voyant sursauter Regina Draker.

— Ne vous inquiétez pas, dit en souriant lady Iversley. Nous partageons votre avis sur les fréquentations féminines de Byrne.

— Tu vois, lança Gavin au vicomte, tu n'as pas besoin de protéger lady Haversham. Elle est parfaitement capable de se défendre toute seule.

— C'est une fine gâchette, d'après ce qu'on nous a raconté, intervint lady Draker.

Cristabel aurait volontiers disparu sous terre. Le récit de sa première rencontre avec le joueur aurait amusé son père et ses amis officiers, mais à cette table raffinée, il allait certainement choquer ces convives distingués.

— Tu as raconté cette histoire à Regina ? s'exclama Byrne, visiblement offusqué.

— Je n'ai pas pu résister à la tentation. Que veux-tu ? Ce n'est pas tous les jours qu'une dame te tire dessus, fit le maître de maison en souriant, avant de se resservir de faisant.

— Tu l'avais certainement mérité, renchérit sa femme à l'adresse de Byrne.

— Sans aucun doute ! s'exclama Cristabel.

— Effectivement, fit Byrne. J'avais eu l'insolence de venir réclamer mon dû après que votre mari avait donné l'ordre à son banquier de ne pas honorer l'effet qu'il m'avait remis. Où avais-je la tête ?

— Philip m'a toujours dit que vous lui aviez accordé un prêt et que vous vous étiez rétracté ensuite ! protesta Cristabel, indignée autant par le ton sarcastique de Byrne que par ce qu'elle considérait comme un mensonge.

— Haversham vous a menti.

— Il n'aurait jamais fait quelque chose d'aussi bas !

— Avez-vous oublié la raison de votre présence ici ?

Il avait raison, bien entendu. Pour payer ses dettes de jeu, Philip avait vendu les lettres que son père lui avait confiées. Après sa mort, elle avait découvert la véritable personnalité de son mari.

— J'aurais dû vous abattre quand je vous tenais au bout de mon fusil, marmonna-t-elle.

— C'est donc vrai ? Vous avez vraiment tiré sur Byrne ? s'écria lady Iversley, les yeux brillants de curiosité.

— Elle a fait un trou dans la capote de mon cabriolet, et un autre dans mon chapeau, expliqua Gavin.

— En pure perte ! s'exclama Cristabel. Il a continué à avancer jusqu'aux marches du perron, comme si de rien n'était. C'est à croire qu'on lui tire dessus tous les jours !

— Mais c'est le cas ! Londres fourmille de gens peu recommandables, ma chère. Enfin, cela ne m'a jamais empêché d'obtenir ce que je voulais, ajouta-t-il avec un sourire entendu.

Lorsque son regard bleu s'attarda nonchalamment sur sa bouche, la marquise se sentit parcourue d'un frisson exquis. Qu'il aille au diable ! Que pouvait-elle trouver de si séduisant à ce débauché impénitent ?

Elle le savait bien, pourtant. Elle comprenait sans peine pourquoi les femmes se disputaient pour entrer dans son lit. Il suffisait de le regarder. Il était fait pour l'amour, avec sa chevelure rebelle, ses yeux bleu sombre comme la nuit et son sourire narquois qui semblait vous promettre le paradis.

Mais les hommes promettaient toujours le paradis, et ils ne vous le donnaient jamais. Dans le meilleur des cas, ils vous le prêtaient brièvement.

Pourtant, tandis qu'elle dégustait les desserts tout aussi raffinés que les plats qui les avaient précédés, elle ne parvint pas à chasser de ses pensées cet agaçant dandy.

Si elle arrivait à le comprendre, sa mission s'en trouverait grandement facilitée. Mais il était si différent des rudes soldats, des officiers courtois ou des médecins militaires auprès de qui elle avait passé son enfance. Même à Rosevine, la propriété des Haversham, les hommes qu'elle rencontrait étaient faciles à cerner, leurs rôles clairement établis.

Tout ce qui touchait à M. Byrne la troublait. Elle s'était toujours efforcée d'être une femme respectable. Sans doute pas extrêmement sophistiquée, certainement plus directe qu'il n'était convenable, mais parfaitement honorable.

Et il lui faisait regretter de l'être.

Avec détermination, elle piqua sa fourchette dans un moka aérien. Elle était peut-être naïve, mais pas au point de tomber une seconde fois toute rôtie dans les bras d'un séduisant vaurien.

Un ange passa.

— Vous êtes en ville depuis longtemps, lady Haversham ? s'enquit lady Draker.

— Quelques jours.

Obéissant à la convocation du régent, elle était venue discuter avec lui de la conduite à tenir pour rentrer en possession des lettres compromettantes que Philip avait vendues à lord Stokely, ces lettres qui entraîneraient la ruine de sa famille si elle ne les reprenait pas.

— Katherine et moi pourrions vous montrer ce qu'il y a à voir en ce moment. Quand êtes-vous venue à Londres pour la dernière fois ?

— Oh ! Cela fait des années. J'ai perdu ma mère très jeune, expliqua-t-elle devant la surprise de son hôtesse, et j'ai suivi mon père et ses troupes pendant toute mon enfance et mon adolescence. C'est à l'armée que j'ai rencontré mon mari.

— Le marquis ? s'étonna lady Iversley.

— Il n'était qu'un jeune lieutenant à l'époque. Nous étions mariés depuis déjà six ans quand il a hérité du titre, à la mort de son frère aîné. C'est à ce moment-là que nous sommes rentrés en Angleterre.

— Et cela fait combien de temps ? demanda Regina.

— Quatre ans.

— Vous avez été mariée dix ans ! Mais c'est impossible ! s'exclama lord Draker. Vous ne pouvez pas avoir plus de vingt-cinq ans.

— Je me suis mariée jeune, c'est exact, mais pas à ce point ! s'exclama Cristabel, flattée malgré elle. Je vais sur mes trente ans.

— Une très jeune future trentenaire, commenta la voix caressante de M. Byrne, avec cette discrète pointe d'accent irlandais qui lui donnait tant de charme. Vous n'avez jamais accompagné votre époux pendant ses séjours londoniens, il me semble ?

Cristabel n'avait aucune envie d'étaler sa vie privée dans un dîner mondain, encore moins d'expliquer à ses hôtes que, les derniers temps de leur mariage, Philip et elle vivaient chacun de leur côté.

— Il y avait tellement à faire à Rosevine que cela me prenait tout mon temps. Mais depuis que le cousin de Philip a hérité du titre et du domaine, je ne suis plus chez moi là-bas. Même si le nouveau marquis de Haversham m'a très gentiment offert de rester, j'ai préféré ne pas m'imposer. Il a d'ailleurs eu la gentillesse de me proposer la maison de Londres pour la durée de mon séjour.

Elle était effectivement très reconnaissante au jeune homme de lui éviter une location trop onéreuse pour sa modeste pension de veuve d'officier.

— Mais sa générosité ne durera peut-être pas éternellement, insinua Gavin en lui jetant un regard inquisiteur. Quand la saison commencera, le nouveau marquis viendra chercher une épouse en ville, et il ne tiendra sans doute pas à avoir la veuve de son cousin dans les jambes.

Il avait vu juste, et sa perspicacité ennuya la jeune femme autant qu'elle l'étonna.

— Effectivement. Je pense que je louerai un cottage jusqu'au retour de mon père.

— Le général Lyon est encore en France ? Il pourchasse les derniers partisans de Bonaparte, je suppose.

Elle acquiesça en silence, le cœur gros. En fait, elle n'avait pas la moindre idée de l'endroit où se trouvait son père. La campagne finie, l'armée disséminée aux quatre

coins de l'Europe se regroupait, et l'état-major ne pouvait pas, ou ne voulait pas, la renseigner avec précision.

— Il compte acheter une propriété à son retour, et j'irai vivre avec lui.

— Vous aimez la vie à la campagne ? s'enquit Regina.

Cristabel détestait jouer à la marquise et, en ville, il était impossible de se dispenser des obligations mondaines que lui imposait son rang.

— Oui, je m'y sens plus à l'aise qu'en ville, avoua-t-elle.

— Comme je vous comprends ! s'exclama lady Iversley. Si ce n'était pas pour voir nos amis, mon mari et moi ne quitterions jamais Edenmore.

« Mon mari et moi... »

Philip et elle n'avaient fait qu'un, au début, mais quand il avait quitté l'armée, il avait changé brusquement. Tous les prétextes lui étaient bons pour s'échapper en ville, et elle était trop soulagée qu'il ne lui demande pas de l'accompagner pour comprendre qu'il allait boire, jouer et, apparemment, retrouver une maîtresse.

Elle s'imaginait qu'il était heureux auprès d'elle... Comment avait-elle pu se montrer si naïve ?

— Si vous n'êtes pas venue depuis longtemps, vous ne connaissez pas le musée des Automates, reprit lady Draker. Marcus et moi partons quelques jours à la fin de la semaine, mais nous pourrions vous y emmener demain, si vous voulez.

— C'est impossible, intervint Gavin. Lady Haversham et moi avons prévu une promenade. Et puis, vous m'avez dit que vous deviez voir votre couturière avant, ajouta-t-il devant la mine stupéfaite de Cristabel.

Bien sûr, il lui fallait une garde-robe sophistiquée, digne de la maîtresse de M. Gavin Byrne.

— C'est vrai. C'est impossible demain, je suis désolée, reprit-elle en se tournant vers la vicomtesse.

— Ce sera pour une autre fois. Mais si vous changez d'avis... ajouta leur hôtesse, dont le regard inquisiteur passait de Gavin à la marquise.



Et toujours la reine du roman sentimental :

Barbara Cartland

« Les romans de Barbara Cartland nous transportent dans un monde passé, mais si proche de nous en ce qui concerne les sentiments. L'amour y est un protagoniste à part entière : un amour parfois contrarié, qui souvent arrive de façon imprévue. Grâce à son style, Barbara Cartland nous apprend que les rêves peuvent toujours se réaliser et qu'il ne faut jamais désespérer. »

Angela Fracchiolla, lectrice, Italie

Le 4 décembre
Un baiser pour le roi



8121

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par Grafica Veneta
le 21 octobre 2013.

Dépôt légal octobre 2013.
EAN 9782290081594

OTP L21EPSN001017.N001
1^{er} dépôt légal dans la collection : août 2006

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion